

naçante et formidable, au sein même de la Ville Eternelle. Que deviendront dans cette crise désastreuse ces magnifiques églises et ces admirables basiliques, monuments des siècles de foi, renfermant sous leurs voûtes élancées toutes les magnificences de l'art chrétien, abritant sous leurs parois de marbre les plus sublimes créations du génie ? Que deviendront entre les mains des révolutionnaires ces palais dont la splendeur étonne les générations présentes ? Que deviendront même ces ruines de l'antique cité des Césars que la sollicitude éclairée des Pontifes romains a conservées à travers les siècles ? Que deviendront ces prêtres, ces religieux qui, dans peu de temps peut-être, verront la torche incendiaire promener ses ravages sur leurs asiles de paix ? Que deviendra enfin cette tête vénérable blanchie par les années et les devoirs innombrables du Pontificat, cette tête auguste si chère à la France et à l'univers catholique ?

Et pas une puissance ne se lèverait pour prévenir de tels malheurs ? Et la France assisterait impassible à la destruction de son œuvre séculaire ?... On ne peut compter sur le gouvernement de Victor-Emmanuel. Ce roi, infidèle aux glorieuses traditions de ses ancêtres, a montré, en 1860, à la face du monde entier combien peu il se souciait des intérêts du Souverain-Pontife et du bien de l'Eglise. Pour être sûr, il faut agir soi-même et ne point confier à la fidélité suspecte d'un monarque ambitieux une mission aussi importante. Sans doute, fondée sur un oracle de la vérité éternelle, la royauté spirituelle des successeurs de Pierre existera toujours, malgré les persécutions sans nombre que les ennemis du Christ susciteront contre elle ; sans doute la barque de Pierre résistera jusqu'à la fin des temps aux tempêtes déchainées par l'enfer, et jusqu'au dernier siècle du monde les vagues en fureur viendront se briser, impuissantes et sans force, contre le roc inébranlable où s'élève l'Eglise. Mais est-il besoin de démontrer ici la nécessité du pouvoir temporel des Papes ? faut-il, par une longue argumentation, établir que l'indépendance est nécessaire au chef de l'Eglise pour le libre exercice de son autorité spirituelle ? Cette grande vérité est consacrée par l'expérience et se retrouve à quelque page de l'histoire. Ils le savent bien les ennemis de la Religion, et c'est pour saper avec plus d'assurance la suprématie spirituelle du Pontife romain, qu'ils dirigent leurs premiers coups contre sa puissance temporelle. C'est à nous qu'il appartient de déjouer leurs trames criminelles. Ils appellent à leur aide la fraude, le mensonge, la violence, opposons-leur l'épée invincible de la France.

En secourant Rome, Sire, en rendant un service signalé au St-Siège, vous affermissez votre propre pouvoir et vous servez d'une manière admirable les inté-

rêts de votre dynastie. Outre la gloire qui en rejaillira sur le trône impérial, vous ramènerez autour de vous, unis désormais par les liens indissolubles de la reconnaissance, bien des cœurs hésitants.

Pourquoi dissimuler ici une situation que Votre Majesté connaît aussi bien que moi ?... Dès le début de la campagne de 1859, que les plus graves considérations politiques vous firent entreprendre et qui eut une issue si glorieuse pour nos armes, les catholiques ont observé d'un ceil inquiet les événements qui se sont succédés en Italie. Ils ont suivi les empiétements continuels du Piémont et dans l'alliance monstrueuse de la monarchie sarde avec la Révolution, ils ont vu à juste titre une menace contre Rome. La tourmente révolutionnaire qui sévit aujourd'hui dans la capitale du monde chrétien et qui met la Papauté dans la situation la plus pénible, ne légitime que trop les appréhensions des catholiques. Il voient le ciel politique encombré de nuages menaçants, ils prévoient pour l'Eglise des jours mauvais, des jours de désolation et de deuil. N'avons-nous pas à craindre que l'attitude passive de la France ne soit interprétée comme une approbation tacite de l'odieuse spoliation qui s'accomplit ? La Providence, Sire, vous ménage ici une occasion magnifique de faire éclater vos vrais sentiments. Donnez à votre vaillante armée, rassemblée à Toulon, l'ordre de voler vers les rivages de l'Italie et du même coup vous justifiez aux yeux de tous votre immortelle campagne de Lombardie et vous dissipez à jamais les alarmes du monde catholique. Le moment est solennel, car, maîtresse de Rome, la Révolution étendra ses ravages sur toute la Péninsule et de là sur tous les pays où la loi du Christ est en honneur. Peut-être la France elle-même, si heureuse et si florissante sous votre règne, en ressentira-t-elle le funeste contre-coup !

Le remède le plus sûr à tant de maux, le seul moyen infaillible de conjurer tant de désastres, c'est d'écraser la Révolution avant qu'elle ait pu achever son œuvre de destruction, c'est d'opposer à sa marche envahissante les poitrines de nos braves soldats, c'est d'établir autour de la chaire de Pierre, sauvegarde de l'autorité divine et humaine, un rempart vivant et infranchissable.

Sire, la bienveillance avec laquelle vous avez daigné m'écouter jusqu'ici m'engage à mettre sous vos yeux une dernière considération dont votre haute sagesse appréciera toute la portée. Dans bien des questions politiques le souverain le plus habile peut hésiter sur une décision à prendre ; en effet, l'effrayante responsabilité qui pèse sur le chef d'un grand empire exige qu'il apporte dans ses conseils la prudence la plus consommée. Une parole tombée de ses lèvres peut entraîner des conséquences incalculables ; ses moindres